

LE JOURNALISTE. — Heu ! heu ! La poésie est un mets délicat, qui ne peut se servir que dans un plat d'argent, et je tiens la *Revue des Deux Mondes* pour une bonne bourgeoisie qui ne mange pas dans la vaisselle plate. Pourquoi ne faites-vous pas de journalisme ?

LE POÈTE. — Dame ! puisque je fais de la poésie...

LE JOURNALISTE. — Faites du journalisme ; le journalisme vous donnera à profusion du chablis et des huîtres d'Ostende, tandis que la poésie vous liarde même des œufs à la vinaigrette.

LE POÈTE. — Mais, pour être si lucratif, votre métier doit compter bien des désagréments ?

LE JOURNALISTE. — Des désagréments ? Pas le moindre, — excepté celui de faire connaître notre nom à l'univers, de nous procurer nos entrées à tous les théâtres, des billets de faveur pour tous les bals, des invitations pour les soirées du beau monde, les œillades de toutes les actrices, des laisser-passer sur toutes les lignes, de l'or à discrétion, des pantalons neufs, des paletots très vastes, des bottes très vernies, des tapis, des édredons, des porte-plumes en argent, des cigares étrangers, du papier satiné et des coups de chapeau plus souvent que des coups de canne, sans parler du reste... Hein ! Comparez un peu nos deux existences !

LE POÈTE. — Je conviens que la mienne est loin d'avoir ce moelleux et ce doux toucher : amoureux fou de la campagne, j'ai loué à Chaville une chambre grande comme un dé à coudre et je passe là les trois quarts de l'année ; une ou deux fois par semaine, je viens à Paris, — à pied le plus souvent ; et je m'en vais porter quelques vers à quelques journaux.

LE JOURNALISTE. — C'est cela : une existence irrégulière, désordonnée ; la bohème, le débraillé, la faim !

LE POÈTE. — Il est vrai que j'ai quelques distractions, en revanche : je vais où bon me semble, je me lève à l'heure qu'il me plaît ; s'il me convient de rester au lit tout un jour, personne ne s'en émeut. Mon travail n'est pas productif, d'accord ; mais il a cela de bon que je puis le faire en tous les endroits où je me trouve et que je ne me trouve qu'aux endroits qui m'ont souri. Armé d'un pain de seigle et d'un bâton de noyer, je m'en vais courir les bois, mes voisins ; cueillir les violettes, mes amies ; saluer les rossignols, mes collègues ; faire des débauches de mûres et me saouler comme un lansquenet avec l'eau des sources. Les vieux arbres de Chaville me connaissent tous par mon nom ; je vis dans la plus grande intimité avec les bois d'Orsay, remplis de chevreuils que je salue, de chats sauvages qui me tuent. Bien souvent, par les nuits d'été, je m'étends sur les hautes pelouses du parc de Saint-Cloud. Devant moi, une ligne noire de bois ; à mes pieds, une immense vallée brumeuse, où clignotent dans l'ombre quelques lumières éparses ; là, je m'endors, le nez aux cieux, le dos sur l'herbe, et quand un bruit de feuilles me réveille, je puis voir, couchées en rond autour de moi, de belles biches blanches, jouissant de la grande nuit, la tête haute et la narine au vent.

LE JOURNALISTE. — Prenez donc un peu plus de cette entre-côte ; l'entre-côte doit se manger brûlante. — Ah ! monsieur le poète, ah ! monsieur le rêveur, ah ! monsieur le bohémien, voilà comme vous entendez l'existence ! A votre aise. Mais accordez-moi d'y trouver trop de verdure et trop peu de beefsteaks.

LE POÈTE. — Je conviens que...

LE JOURNALISTE. — Taisez-vous ! vous êtes un enfant. Ne feriez-vous pas mieux de rompre avec cette vie extravagante, pleine de privations qui vous épuisent

et de souffrances qui étouffent votre talent ? N'ayez pas toujours le nez en l'air, petit henneton ; regardez-moi vos bottes éculées, votre collet d'habit qui a pris la couleur de la mousse de vos bois, et cette culotte, et ce chapeau. Faites du journalisme, c'est le métier le plus facile du monde ; faites du journalisme. Je vous donnerai une lettre de recommandation pour un directeur de grand journal et, dans un mois, vous pourrez m'offrir un déjeuner dans ce goût-là.

LE POÈTE, ébranlé. — Ma foi ! si je savais trouver...

LE JOURNALISTE. — Tenez ! il est trop tard maintenant ; mais soyez ici demain de bonne heure et je vous conduirai chez M. D...

LE POÈTE. — Franchement, si vous pouviez m'y mener tout de suite... Le fumet du journalisme me monte à la tête, et je n'ai qu'un désir...

LE JOURNALISTE, tirant sa montre. — Quelle heure est-il ? Dix heures. Fichtre ! je suis en retard... C'est impossible aujourd'hui, mon cher.

ATTACHÉ ! DIT LE LOUP, VOUS NE COUREZ DONC PAS...

LE POÈTE, se levant et grossissant sa voix. — Impossible ! En retard ! Qu'est-ce à dire ? En retard à dix heures ? En retard ? et pourquoi ?

LE JOURNALISTE. — Il faut que j'aille aux bureaux.

LE POÈTE. — Aux bureaux ! Il y a donc des bureaux ? Vous êtes donc obligé d'aller aux bureaux ?

LE JOURNALISTE. — Obligé, non.

LE POÈTE, d'une voix terrible. — Mais encore ?

LE JOURNALISTE. — Il faut pourtant que je cueille mes faits divers.

LE POÈTE, de plus en plus menaçant. — Et cela tous les jours ?

LE JOURNALISTE. — Puisque le journal est quotidien...

LE POÈTE, éclatant comme un tonnerre. — Comment ! vous allez tous les jours à votre bureau, comme un teneur de livres ou un employé de chemin de fer ! Que me chantez-vous avec votre journalisme ? Mais, à dix heures, je ne suis pas même couché. Et vous venez me parler de me faire journaliste ! Non, non, j'aime mieux ma paix, et mes déjeuners de mûres rouges, et mes débauches de violettes, et mes repas improvisés au coin d'une vigne ; j'aime mieux ma misère, ô gué ! j'aime mieux ma misère. — Oh ! mes bois de Chaville, mes grands bois, mes courses, mes rêveries, mes longs *far niente* ! — Ah ! vous êtes jaloux de ma seule richesse, de mon indépendance, et vous voulez me mettre des fers aux pieds ! Ma liberté vous fait envie, et vous prétendez me l'escroquer ! Ah ! l'enjôleur ! Ah ! le brigand ! Ah ! le détrousseur ! — Mon chapeau ! mon chapeau ! Monsieur, je vous salue, mais, corbleu ! je ne suis pas votre homme ! (Cela dit, le poète s'enfuit, mais ne court pas encore).

CE QUE NE DIT PAS LA FONTAINE.

LE POÈTE, s'arrêtant à quelques pas du restaurant. — C'est égal, quoi que j'en aie dit, cet homme a peut-être raison ; ses entre-côtes surtout m'ont convaincu. En vérité, la vie que je mène commence à me lasser et ne sied plus à mes cheveux grisonnants ; il conviendrait de faire une fin, et peut-être que le journalisme... Sonnez-y... Hum ! hum !... j'ai bien envie... (Il s'éloigne en ruminant.)

LE JOURNALISTE, dans le restaurant. — Ce garçon est fou, par ma foi ! Pourtant ses paroles de tantôt m'ont donné le frisson ; je me voyais dans le parc de Saint-Cloud, dormant à la belle lune ; au lieu de cela, il faut